

LE DOCTEUR JACQUES BONNET

(Extrait du LYON MÉDICAL du 31 août 1873).

Il est difficile d'être calme devant une tombe. Nul ne le sent mieux que celui qui écrit ces lignes, et nul ne voudrait, en parlant du docteur Jacques Bonnet, éviter davantage l'exagération de l'éloge. Un portrait en pied de notre ami, outre qu'il demanderait un autre peintre, offusquerait la modestie du modèle; un buste, un simple buste, s'il peut fixer ses traits chéris, suffira pour honorer sa mémoire. D'ailleurs, à ne prendre que par ses côtés intimes cette douce et sympathique figure, la présente esquisse gagnera peut-être cet attrait de toute œuvre inachevée, de laisser deviner ce qui lui manque par le peu qu'elle saura mettre en relief.

Jacques Bonnet est né à Lyon, le 20 juillet 1816; il y est mort le 14 août 1873. C'est entre ces deux dates, dans cet intervalle de cinquante-sept ans, que sa vie modeste et laborieuse s'est tout entière écoulée parmi nous, laissant dans le souvenir de chacun, avec l'estime et l'affection, comme le parfum d'une dignité constante et d'une inaltérable bonté. N'y eût-il que ce motif, Bonnet mériterait déjà les regrets et les hommages qui lui ont fait escorte à la dernière heure; mais on verra qu'il les méritait encore, à d'autres titres, comme membre actif de la famille médicale.

Rien ne signala son enfance. Un heureux naturel, marqué dès lors par l'enjouement gracieux de l'esprit et la douce mansuétude du caractère, rendit ses premiers pas faciles. Elevé avec soin par des parents tendrement aimés, il ne leur coûta jamais ni une larme ni un regret.

C'est au lycée de Lyon que Bonnet fit ses études. Il les fit avec succès; mais il appliqua surtout aux sciences physiques et mathématiques les aptitudes précises de son intelligence, et, sous ce rapport, il tint un rang distingué parmi ses condisciples.

L'influence du célèbre chirurgien Gensoul, médecin de sa famille, décida de la carrière de Bonnet; il embrassa la médecine.

Pourquoi ne le dirais-je pas ici? son exemple, m'entraîna. Amis de la première enfance, camarades de collège, compagnons du même âge, nous

étions dès lors fort unis, et, au moment de choisir un état, vers ces dix-huit ans qui sont si loin, nous débattions ensemble nos deux futures destinées, regrettant de ne les pouvoir conformer l'une à l'autre. C'est au milieu de ces perplexités que, détourné moi-même d'une vocation préférée, dans laquelle Bonnet ne pouvait me suivre, je me déterminai, un peu par indécision et beaucoup pour ne pas me séparer de lui, à prendre la même voie. Et voilà comment une amitié première, maintenue sans nuage sur les bancs de l'école, et fortifiée par plus de trente années d'une profession commune, me donne aujourd'hui le droit et le devoir de rendre un juste hommage à sa mémoire, en faisant connaître quelques détails de sa vie si méritante et si dévouée.

Les études de Jacques Bonnet, à l'Ecole de médecine de Lyon, furent brillantes. Son assiduité aux leçons de ses maîtres, son zèle pour la science, son esprit judicieux et critique l'eurent bientôt fait distinguer, et ses succès ne se firent pas attendre. Lauréat des prix de chirurgie et nommé le second au concours de l'internat, il donna des gages d'une supériorité précoce et du plus heureux augure.

C'est dans ces conditions favorables qu'il partit pour Paris, afin de remplir son stage d'interne, tel qu'il était alors en usage, par des études plus sérieuses et par les épreuves de ses premiers examens. Lisfranc, Velpeau, Gendrin, Andral, Trousseau furent les maîtres qu'il préféra, et leurs leçons, qu'il suivit pendant deux années, constituèrent plus tard le fonds principal de son esprit pratique.

De retour à Lyon et successivement interne de l'Hôtel-Dieu et de la Charité, il acheva de se préparer à l'exercice de son art par l'observation et le soin des malades, auxquels il se dévouait avec une patience et une bonté qui ne se démentirent jamais. Aimé de ses chefs de service, recherché de ses camarades, estimé des serviteurs hospitaliers, il semblait promis aux plus flatteuses éventualités des concours.

Mais déjà Bonnet avait renoncé à ce but élevé que lui assignait l'opinion commune. D'un naturel timide, prompt à s'émouvoir du moindre obstacle, peu fait à l'improvisation, il doutait de lui-même et craignait les luttes émouvantes du concours. Ses examens, soigneusement préparés et brillamment soutenus en petit comité, l'avaient plus d'une fois embarrassé ou interdit en public; et ces épreuves, qui, malgré leur succès définitif, l'avaient trouvé au-dessous de sa valeur réelle, l'avaient découragé des hasards plus périlleux des concours.

Du reste, à cette époque, une affection profonde l'absorbait sans partage. Résolu à contracter une union digne de son cœur, mais sans fortune, il se vit obligé de renoncer complètement aux succès que son mérite semblait

lui prédire à la ville, pour aller chercher à la campagne les ressources immédiates dont il avait besoin. C'est à Saint-Cyr, près de Lyon, qu'il planta sa tente. Dans ce poste, qu'il occupa onze ans, l'histoire seule des familles villageoises pourrait redire le zèle et le dévouement dont il fit preuve. Son souvenir, malgré les années écoulées, est encore vivant dans la contrée, et bien souvent Bonnet, revenu à la ville, a dû répondre à l'appel que ses anciens malades faisaient à son talent et à son expérience.

Il vivait ainsi, content de peu, comme le sage, au milieu des collines si riantes du Mont-d'Or ; il y recueillait beaucoup de bénédictions et de fatigues, mais peu de garanties pour l'avenir. Et puis, les années se succédaient sans espoir de meilleures chances, que limitait d'ailleurs le champ médical à parcourir, non moins que l'inépuisable charité du praticien. Que de fois l'avons-nous vu descendre pour quelques heures à la ville, afin de s'y distraire un instant dans un cercle d'amis, et gravir ensuite à la hâte ses cimes escarpées, où l'attendait, sans répit possible, le plus rude et le plus ingrat labeur. Que de fois nous l'avons pressé de revenir définitivement parmi nous, comptant l'arracher ainsi à une situation que l'âge devait rendre bientôt impossible et le voir reprendre, à Lyon, le rang qu'il méritait, et où le poussaient tous nos vœux.

A la fin, Jacques Bonnet se détermina à suivre ces conseils, et, pour assurer nos espérances amies, il consentit presque malgré lui à s'inscrire pour le prochain concours des médecins de l'Hôtel-Dieu. Il se mit résolument à l'œuvre, consacrant à sa préparation les loisirs forcés que lui faisait une autre clientèle à conquérir. Mais au moment décisif, avant même de descendre dans l'arène, les terreurs de la lutte reparurent ; il sentit mollir son courage et revint chez lui désespéré de sa faiblesse.

Il fallut chercher à son activité un aliment plus praticable. Déjà il avait été reçu membre de la Société de médecine, et son aptitude comme secrétaire adjoint de cette Compagnie l'avait fait remarquer. Aussi, quand la charge de secrétaire général de l'Association des médecins du Rhône devint vacante, par la retraite de son premier titulaire, le docteur Diday, Jacques Bonnet fut unanimement porté pour recueillir cette difficile succession. Maintenu deux fois à ce poste élevé par l'estime de tous, il le remplit à son honneur pendant quatre années, épousant avec ardeur la cause toujours militante de l'Association. Ses comptes-rendus annuels, plusieurs fois cités dans les assemblées générales de Paris, sont là pour prouver que, dans un milieu tranquille et approprié à sa nature, Bonnet ne manqua ni de talent ni de vigueur pour défendre au dedans et protéger au dehors les intérêts moraux et professionnels qui lui étaient confiés. C'est pourquoi quand vint

le terme de ses fonctions, la Commission générale fut heureuse de le retenir dans son sein, à titre de secrétaire honoraire, et de conserver ainsi l'appui de ses lumières et de son expérience.

En même temps que Jacques Bonnet faisait ses preuves de capacité à l'Association, il montrait comme médecin des prisons, au milieu d'une population perverse, ce que peut, pour le soulagement de misères sans nom, la bonté du cœur unie au tact le plus délicat. C'est, en effet, dans une mission qui, chaque jour, met le médecin en contact avec des malfaiteurs dont la ruse égale la dépravation, que la dignité parfaite du caractère et la perspicacité la plus aiguisée de l'esprit ne sont pas de trop pour déjouer les fourberies les mieux ourdies, sans aggraver la position de ces misérables, que la pitié suit jusque dans leurs écarts, et que le médecin et le prêtre peuvent seuls protéger sous les verroux contre les rigueurs de la discipline. Dans ces difficiles fonctions, Bonnet sut se concilier à la fois l'estime et l'affection des autorités pénitentiaires et le respect et la reconnaissance des prisonniers.

Au milieu de ces occupations diverses et incessantes, la vie de notre ami s'avancait heureuse entre les devoirs sérieux d'une nombreuse clientèle et les joies paisibles de la famille et de l'intimité. L'âge mûr était arrivé, et rien ne faisait entrevoir encore les chagrins ni les infirmités. Une jeune fille charmante, qui était venue, dès les premières années du mariage, combler les vœux de ses parents, était la joie du foyer. Elle grandissait en beauté et en intelligence, quand, vers sa quinzième année et parée de toutes les grâces de son âge, elle fut rapidement enlevée par une maladie violente. L'âme sensible de Bonnet reçut de cet affreux malheur la plus rude atteinte. Sa santé en fut ébranlée, et ce n'est pas trop préjuger que de faire remonter à ce douloureux événement l'origine du mal sans remède auquel il devait succomber. Remis lentement de cette secousse terrible, notre ami semblait pourtant avoir repris ses allures habituelles; sa santé vigoureuse paraissait aussi forte qu'elle eût jamais été; mais le coup qui l'avait frappé au cœur devait retentir au loin.

Il y a quatre ans, sans que rien jusque-là eût attiré ses soupçons, un anévrysme volumineux du creux poplité droit se révéla tout à coup à lui par des battements significatifs. Bonnet ne pouvait se méprendre sur la portée de sa funeste découverte. Préparé à mourir, il prit ses dernières dispositions et se mit au lit. Le conseil des médecins qui se réunirent à son chevet décida qu'avant de recourir à la ligature, toujours si périlleuse et qui semblait pourtant inévitable, on ferait l'essai de la compression manuelle, plusieurs fois et heureusement employée en France et à l'étranger.

Mais, on le sait, ce traitement, déjà si difficile à instituer dans un hôpital, malgré le nombreux personnel qu'on a sous la main, devient en ville presque impossible, faute de la même assistance. Néanmoins, les sympathies que le nom de Bonnet avait partout fait naître se manifestèrent avec une explosion qui honora infiniment et celui qui en était l'objet et la famille médicale de notre cité. Il suffit, pour cela, d'un simple appel à la corporation des internes des hôpitaux pour qu'avec un empressement généreux, dont nous sommes encore émus, ces jeunes gens pleins de cœur s'organisassent entre eux pour venir chaque jour, chacun à son heure et avec une rare exactitude, exercer la compression de l'artère dilatée. Le concours de jeunes médecins récemment sortis de l'internat et l'assistance même de confrères plus âgés vinrent aussi s'offrir spontanément à l'intéressant malade et satisfaire à toutes les nécessités de la situation. Aussi, sous la direction habile d'un éminent chirurgien, le professeur Desgranges, le traitement par la compression digitale, qui ne dura pas moins de treize jours, treize jours d'efforts et d'angoisses ! eut-il un plein succès ; il rendit à la vie active le cher collègue que tous nous avions cru irrémédiablement voué à une mutilation cruelle ou à une mort presque certaine.

C'est pendant ces mortelles journées que le caractère sensible et bon de Jacques Bonnet se montra à découvert. Patient au milieu des douleurs les plus poignantes de la compression, il semblait remercier ses jeunes assistants même de ses souffrances ; il les encourageait par sa sérénité et par les témoignages de sa gratitude. Nul doute que dans ces moments de mutuelle expansion où l'âme se met à nu, il ne se soit développé entre l'opéré et les opérateurs un courant de sentiments tendres et affectueux qui ennoblissent la nature humaine et qui, plus tard, au moment des funérailles de Bonnet, est venu grossir son funèbre cortège.

Hélas ! une seconde étape vers cette mort si redoutée devait encore une fois réunir autour de la couche de notre ami le même ensemble de craintes et de courageux efforts. En effet, deux ans après, un nouvel anévrysme, en tout semblable à l'ancien, se produisit du côté opposé. Il faudrait répéter ici les mêmes détails pour faire connaître les mêmes incidents et les mêmes résultats. Bonnet retrouva, en cette seconde et triste occurrence, le même zèle et montra le même courage. Cette fois encore il dut sa guérison au même procédé, à la compression digitale, pratiquée le jour par ses aides intelligents et secourables, et continuée la nuit par un tourniquet de son invention, instrument si simple et si ingénieusement combiné qu'il est resté dans la pratique hospitalière. Par une singulière coïncidence, le traitement, comme la première fois, avait aussi duré treize jours.

Ainsi qu'on vient de le voir, les rudes épreuves que Jacques Bonnet venait de traverser n'avaient pas été sans compensation. Outre la joie d'une guérison deux fois inespérée, il avait recueilli dans ce long martyre de la compression digitale de nombreux témoignages d'intérêt. Il y fut très-sensible, et jamais il ne rappelait cet émouvant souvenir de sa vie sans un sentiment de pieuse reconnaissance. Il avait vu combien il était apprécié et aimé, et sans atténuer sa gratitude, sa modestie ne pouvait lui voiler complètement son mérite. Pour nous, témoins du dévouement de tous ceux qui l'avaient précédé, accompagné ou suivi dans la carrière, nous voulons voir aussi dans cet empressement cordial à secourir un collègue, la marque de cette solidarité touchante qui lie tous les membres de la grande famille médicale, mais qui se plaît à être plus efficace pour ceux qui sont de la même origine et de la même institution. L'internat des hôpitaux, on le sait, a ce privilège de créer, entre ses membres de tous les temps, comme une fédération imprescriptible qui leur donne en quelque sorte droit d'asile et où ils sont sûrs de trouver toujours aide et protection. Heureux privilège de jeunesse idéale dans une institution qui ne vieillit pas, et qui couvre fraternellement de son ombre tous ceux qui lui ont appartenu !

Deux autres années à peine étaient expirées, lorsque le drame pathologique auquel nous assistons toucha à son fatal dénouement. Jacques Bonnet avait repris ses occupations habituelles ; elles s'imposaient à lui avec une rigoureuse nécessité ; mais un profond changement s'était opéré dans sa constitution. Sa physionomie, naguère encore riante et ouverte, s'était assombrie ; un air de mélancolique résignation éteignait ses traits, qui ne reprenaient que par éclaircies passagères leur animation et leur enjouement. La pâleur et l'amaigrissement du visage avaient remplacé cet embonpoint fleuri qui, autrefois, était l'expression de sa robuste santé. Des signes évidents d'anémie faisaient voir que l'affection du système circulatoire qui minait notre cher malade n'avait peut-être cessé de se manifester au dehors que pour mieux assaillir les centres. L'affaiblissement général et le dépérissement précoce frappaient tous les yeux ; chacun avait des pressentiments sinistres, et les amis de Bonnet, depuis longtemps inquiets, redoutaient une catastrophe.

Cette crainte n'était que trop fondée. Le 14 août, sans qu'aucun malaise nouveau se fût déclaré, Jacques Bonnet, qui, le matin même, avait visité ses malades de la prison et ceux de sa clientèle, rentrait chez lui à son heure ordinaire. Il avait à peine pris place dans son fauteuil et donnait une consultation de cabinet à un de ses anciens condisciples, quand une syncope soudaine, lui faisant porter la main sur son cœur et appeler du secours, arrêta

la parole sur ses lèvres; quelques instants après, il avait cessé de vivre.

Cette mort inopinée, mais non pas imprévue, a causé, même hors de la famille de Jacques Bonnet et du cercle des intimes, une sensation profondément douloureuse. Des malades de tout rang vinrent se presser à ses obsèques et lui former un cortège qui seul était un éloge. Le corps médical, auquel Bonnet était si cher, lui a témoigné ses regrets jusqu'à son dernier gîte, en relevant ses modestes funérailles par une affluence inaccoutumée; elle eût été plus nombreuse sans la coïncidence de deux fêtes qui avaient éloigné de Lyon beaucoup de nos confrères. Des discours ont été prononcés sur sa tombe. Le président de la Société de médecine, par la bouche du D^r Girin, a rappelé en termes émus les qualités rares de celui qui avait été son élève avant d'être son ami; et M. Bourland, secrétaire général de l'Association des médecins du Rhône, a fait ressortir avec éloquence les services qu'avait rendus au corps médical l'un de ses plus dignes prédécesseurs: double hommage doublement mérité par l'homme et par le médecin.

Dans ce simple récit, où nos souvenirs, nous le croyons, doivent se fondre avec ceux de plus d'un lecteur, nous avons voulu reproduire bien plus les traits séduisants de l'ami que l'image illustrée du médecin. Jacques Bonnet s'offrait à nos sympathies par les qualités intimes de sa douce nature, sans s'imposer à l'admiration par l'éclat de ses talents ou de ses services. En lui l'homme privé surtout attire, et c'est par la meilleure partie de notre âme qu'il l'emporte.

Intelligent comme il l'était, capable d'écrire comme il l'a prouvé, Jacques Bonnet aurait pu, lui aussi, marquer sa place dans la science. Mais, modeste, réservé, fuyant le bruit autant que d'autres le recherchent, c'était seulement dans le demi-jour des réunions familiales qu'il laissait voir son mérite. Son esprit juste et observateur savait saisir le relief des hommes et des choses, et ses remarques critiques ou amusantes étaient parfois empreintes d'une vive originalité. Le tour de son intelligence, plutôt scientifique que littéraire, l'eût porté vers les travaux d'analyse et de classification. Ses cartons sont pleins de notes ébauchées sur les divers sujets de ses études; mais, comme beaucoup d'entre nous, Bonnet s'arrêtait volontiers à ces velléités scientifiques qui n'ont rien d'achevé. Etudes ou projets d'étude, pour lui-même ou pour autrui, ses recherches témoignent d'une aptitude réelle, qui ne voulut pas ou ne put pas aboutir.

Mais, nous l'avons dit, c'est surtout par le caractère que Jacques Bonnet était d'un commerce qui lui avait gagné tous les cœurs. Naturellement gai et prompt à saisir les ridicules, sa conversation fourmillait d'anecdotes plaisantes, qu'il recueillait dans l'exercice d'une profession où l'on rencontre

plus souvent les larmes et la douleur. Bon jusqu'à la faiblesse, il ne savait refuser aucun service ; il était heureux du bien qu'il faisait, parfois même à ses dépens ; et c'est justement qu'on a pu dire de lui sur sa tombe « qu'il semblait l'obligé de ceux qu'il avait servis. » Ainsi serviable pour tous, il était plus dévoué encore pour les malheureux. Jamais les malades quels qu'ils fussent ne réclamèrent inutilement ses conseils ou ses bons offices, et ses livres de comptes sont remplis de clients qui, depuis longues années, recevaient ses visites sans lui avoir jamais donné des témoignages pécuniaires de leur reconnaissance. Il est à penser qu'il n'en réclamait guère, ou, quand il les avait en vain réclamés, il n'en continuait pas moins ses soins, jaloux encore, on pourrait le croire, d'une confiance qui eût importuné tout autre moins engagé que lui dans les régions extrêmes de la charité.

La bonté était vraiment la première vertu de cet excellent cœur. De son vivant, on ne pouvait parler de lui, sans citer cette qualité toute aimable ; et après sa mort, ceux qui suivaient son cercueil n'avaient qu'une voix pour lui rendre hommage. C'est dans ce funèbre concert des dernières louanges qu'un de nos confrères, le plus digne peut-être de l'apprécier et de servir lui-même de modèle, a pu dire de lui avec justice : « Bonnet est l'homme auquel j'aurais le mieux aimé ressembler. » Cet éloge dit tout.

Mais si la bonté et l'abnégation honorent comme des vertus le médecin que nous pleurons, elles ont de tout temps compromis ses intérêts les plus légitimes. Exact jusqu'au scrupule envers les autres, il n'était rigoureux que pour lui-même. Sa condescendance pour ses clients en retard, après avoir souvent atteint les bornes d'une négligence absolue, allait facilement jusqu'à l'oubli. Aussi, durant une vie laborieusement employée et qui aurait pu être fructueuse, Bonnet n'eut jamais qu'une très-modeste existence ; trop peu préoccupé de l'avenir, il a négligé d'en assurer les ressources.

Cependant une plainte ne sortit jamais de sa bouche ; sa fierté eût craint d'attirer la sollicitude de ses amis. Aujourd'hui qu'il n'est plus, sa dignité ne saurait souffrir de l'éveil donné à leurs regrets, et l'Association, dont il fut vingt ans l'un des dignitaires les plus dévoués, tiendra à honneur, nous en sommes convaincus, d'acquitter en son nom une dette de cœur que les plus nobles sentiments lui ont fait contracter.

J. GARIN.